Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1960)

Heft: 1

Nachruf: André Bonnard et la civilisation grecque

Autor: Boudry, Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANDRÉ BONNARD
ET LA CIVILISATION GRECQUE

Le 18 octobre dernier, André Bonnard était brusquement enlevé à notre affection. L'avant-veille de sa mort, il avait reçu de son éditeur le troisième volume de *Civilisation grecque*[1], qui venait de sortir de presse. Ce troisième volume, qui traite dans sa plus grande partie de l'époque alexandrine, venait compléter les deux premiers, consacrés à la période archaïque et à la période classique. Ainsi se trouvait achevé, sous l'aspect d'une sorte de triptyque, le vaste dessein qu'André Bonnard avait conçu de nous livrer, au terme d'une vie vouée à l'étude et à l'enseignement de la langue et de la culture grecques, l'ultime résultat de son expérience et de ses réflexions. Récompense que cet achèvement, mais récompense trop brève d'un effort qui a rempli les six dernières années de sa vie ; satisfaction profonde cependant, et qui atténue quelque peu pour nous le chagrin de sa disparition.

Nous nous proposons, dans ces quelques pages, de présenter cet ouvrage, en essayant d'en dégager les idées directrices et d'en montrer les éminentes qualités.

Cette vaste entreprise, qu'André Bonnard a heureusement pu mener à chef, quelle forme lui a-t-il donnée ? Quel parti a-t-il pris devant un sujet si étendu et si complexe ? Sans doute lui a-t-il fallu choisir. Nous verrons qu'il l'a fait, délibérément. Le titre qu'il a donné à son œuvre : « Civilisation grecque », non pas « La » Civilisation

---

[1] Ed. La Guilde du Livre, Lausanne.

grecque, annonçait à lui seul un choix. Mais André Bonnard s'est clairement expliqué sur ce point au début de la Notice bibliographique de son premier volume : « Cet ouvrage de vulgarisation, écrit-il, ne prétend pas être une histoire complète de la civilisation grecque. Ce n'en est qu'une vue perspective, illustrée par quelques cas exemplaires. L'auteur a simplement voulu éclairer le mouvement ascendant, puis l'épanouissement suivi du rapide déclin de la civilisation grecque, et tenter d'en expliquer les causes. »

Tout est à retenir de ces quelques lignes à la fois si denses et si limpides. Premièrement, qu'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation. Destiné au grand public, il ne s'encombrera pas d'un lourd système de références, ni ne s'embarrassera de longues controverses. Non qu'il manque, on le pense bien, de bases solides : André Bonnard cite la liste des nombreuses études qu'il a utilisées, « parfois de très près, mais sans référence, afin de rendre cet ouvrage plus aisé à lire », et surtout il ajoute, ce qui est fort digne d'attention : « Il va de soi que la source la plus importante, la plus constamment suivie, c'est les auteurs grecs. » Ainsi, par-delà les études savantes et les commentaires érudits, dont il ne méconnaît nullement l'utilité, ce sont les œuvres elles-mêmes avec lesquelles il se propose de nous mettre en directe communication, par la vertu de la longue familiarité qu'il a entretenue avec elles, pour nous en faire sentir la beauté et saisir le message, une beauté qui nous enchante, mais aussi un message qui nous aide à vivre et peut-être à mourir. Car la civilisation grecque nous concernerait-elle encore, si elle ne parvenait plus à nous toucher au cœur de nous-mêmes, si elle ne nous apportait une réponse, insuffisante parfois, parfois même inacceptable, aux problèmes que nous pose notre condition d'hommes, si elle ne s'inscrivait pas dans la longue suite des efforts qu'a tentés l'humanité pour percer les mystères de toute nature qui l'oppressent, pour nous proposer une règle qui assure à notre vie sa dignité et, si cela est possible, nous gagne la part de bonheur à laquelle nous prétendons avoir droit ?

Deuxième point à relever : cet ouvrage ne prétend nullement être complet. « Tout ici procède du choix », précise André Bonnard dans la Notice bibliographique de son troisième volume, « et d'un choix qui à beaucoup paraîtra arbitraire ». Et il ajoute : « L'auteur ne s'est interdit ni les retours en arrière, ni les oublis volontaires, ni de dépasser les dates généralement données comme terminales de la civilisation grecque, ni de ne pas les atteindre. » Ainsi André Bonnard affirme sans équivoque les exigences de sa liberté. De même qu'il ne s'est pas senti l'obligation d'étayer scientifiquement tous les jugements qu'il

porte sur les œuvres, les événements et les hommes — ce qui se justifie parfaitement dans un ouvrage de vulgarisation — il ne s'est pas senti contraint non plus de parler de tout et de tous. « C'est ainsi que l'auteur, dit-il, a accordé aux philosophes beaucoup moins de place et d'importance qu'il n'est d'usage de le faire. Davantage au contraire aux savants qu'il lui paraît naturel de considérer, dans un temps comme le nôtre, si profondément épris de connaissances scientifiques. » De même n'a-t-il pas réservé de chapitre particulier au poète Hésiode, dont il parle pourtant incidemment, pas plus qu'à l'histoire de Sparte, par exemple, et ne retient-il du théâtre de Sophocle que la figure d'Œdipe et la tragédie d'Antigone, tandis que celui d'Euripide est réduit aux seules tragédies de *Médée,* d'*Iphigénie à Aulis* et des *Bacchantes.* Il n'y a dans cette dernière remarque — est-il besoin de le dire ? — nulle intention critique : André Bonnard nous avertit trop loyalement de son dessein pour que nous allions lui reprocher de n'avoir pas tout dit. Cela d'autant moins qu'il nous promet de dire l'essentiel, c'est-à-dire de nous présenter la civilisation grecque dans la totalité de sa courbe, de ses débuts à son déclin en passant par sa floraison, et non seulement cela, mais encore de nous faire saisir les causes de sa décadence et, en définitive, de porter sur elle un jugement d'ensemble.

*
* *

Il n'est pas possible d'analyser ici dans le détail le contenu de ces volumes qui, à eux trois, comptent plus de huit cents pages. Qu'il suffise d'énumérer pour chacun d'eux les titres des chapitres entre lesquels André Bonnard a réparti la matière qu'il a traitée ; nous pourrons ainsi prendre de cette matière une rapide vue d'ensemble, qui éclairera à la fois sur la méthode adoptée par l'auteur et sur le sens général de l'œuvre. Pourtant certains chapitres, essentiels ou exemplaires, nous retiendront davantage.

Le premier volume — *De l'Iliade au Parthénon*[1] — embrasse la longue période qui va des origines de la civilisation grecque jusqu'au milieu du V^e^ siècle. Il est fait des dix chapitres suivants :

---

[1] La Guilde du Livre, Lausanne, 1954.

I. Le peuple grec dans le pays grec.
II. L'Iliade et l'humanisme d'Homère.
III. Ulysse et la mer.
IV. Archiloque, poète et citoyen.
V. Sapho de Lesbos, dixième muse.
VI. Solon et les approches de la démocratie.
VII. L'esclavage et la condition de la femme.
VIII. Les hommes et les dieux.
IX. La tragédie, Eschyle, le destin et la justice.
X. Périclès l'Olympien.

Arrêtons-nous un instant au premier de ces chapitres, sorte d'introduction générale où, tout en affirmant l'importance que la civilisation grecque a eue, et a encore pour la nôtre, André Bonnard s'élève, et avec quelle netteté, contre l'image édulcorée que l'on a trop souvent entendu défendre, d'un peuple grec placé dès l'origine dans des conditions exceptionnelles et promis d'emblée à un destin lui aussi exceptionnel.

« Il suffit de montrer en ouvrant ce livre, dédié à l'une des plus belles civilisations humaines, que le peuple grec n'en est pas moins un peuple *comme les autres,* primitif à la façon des plus primitifs. Sa civilisation germe et croît — sans miracle, mais par l'effet de quelques circonstances favorables et par les inventions nées des nécessités de son travail — dans le même terreau de superstitions et d'abominations que celui dans lequel s'enracinent tous les peuples du monde. Car c'est ce même peuple primitif, crédule et cruel, qui inventa dans le même temps et comme dans le même mouvement... Qui inventa quoi ? On voit poindre sous ma plume, et je le vois aussi, un développement rhétorique : je le passe. D'un mot, la civilisation — la nôtre. O Grèce des arts et de la raison de Taine et de Renan, Grèce en bleu et rose, Grèce-bonbon, comme tu es souillée de terre, encrassée de sueur et tachée de sang ! » Il n'y a donc pas pour André Bonnard de « miracle grec ». « Le miracle n'explique rien, dit-il : il remplace une explication par des points de suspension. » Et il ajoute : « Le peuple grec ne fait que développer, dans les conditions où il se trouve, avec les moyens qu'il a sous la main, et sans qu'il soit nécessaire de faire appel à des dons particuliers qu'il tiendrait du Ciel, une évolution commencée avant lui et qui permet à l'espèce humaine de vivre et d'améliorer sa vie. »

Mais quel est alors, demandera-t-on, le caractère original, unique, qui définit ce « pas nouveau du lent progrès de l'humanité » ? André Bonnard n'est pas ici moins net dans son affirmation. Contrairement

aux civilisations antérieures, « toute la civilisation grecque, dit-il, a l'homme comme point de départ et comme objet. Elle procède de ses besoins, elle cherche son utilité et son progrès. Pour y arriver, elle défriche à la fois le monde et l'homme, et l'un par l'autre. L'homme et le monde sont pour elle miroir l'un de l'autre, miroirs qui se dévisagent et se lisent mutuellement. La civilisation des Grecs articule l'un à l'autre le monde et l'homme. Elle les marie dans la lutte et le combat, en une féconde amitié, qui a nom Harmonie ».

C'est donc avec la double garantie d'avoir pour guide un admirateur fervent et un observateur lucide, que nous allons partir à la découverte de la civilisation grecque.

Les autres chapitres du premier volume accordent la première place aux œuvres littéraires. Quoi de plus naturel : c'est par elles surtout que la civilisation grecque nous est accessible, du moins dans les premiers siècles de son histoire. Parmi les pages qui leur sont réservées, choisissons, pour en dire quelques mots — puisque, encore une fois, nous ne pouvons ici parler de toutes — celles qu'André Bonnard a consacrées à l'*Iliade*. En effet, elles nous paraissent exemplaires de la juste et haute idée qu'André Bonnard s'est faite de sa tâche de « vulgarisateur ».

On sait les divergences qu'a suscitées parmi les philologues le problème de l'origine et de la composition des poèmes homériques. Mais c'est là affaire de spécialistes, qui ne saurait intéresser le lecteur de *Civilisation grecque*. Qu'il lui suffise de connaître sur ce problème l'opinion à laquelle se rattache André Bonnard, en accord d'ailleurs avec la grande majorité des savants d'aujourd'hui. La voici, en une phrase : « L'*Iliade* est un vaste poème populaire, d'auteurs multiples à l'origine, mais finalement d'un auteur unique. » Car, pour André Bonnard, l'essentiel est ailleurs. Il est dans le sens profond de cette épopée, tel que le texte que nous avons permet de le dégager, à condition de savoir lire. Or, ce sens est clair : « L'*Iliade* est le poème de l'homme dans la guerre, des hommes voués à la guerre par leurs passions et par les dieux. » L'essentiel est dit dans ces quelques mots. André Bonnard montre ensuite qu'au centre du poème se situent, entourés d'une foule de héros, « étoiles brillantes, mais de seconde grandeur, les astres éclatants de l'*Iliade,* Achille et Hector ». D'un côté, Achille, « ce dur héros de la passion et de la gloire, qui n'a pas besoin de réfléchir pour être brave » ; de l'autre, Hector, « brave autant qu'Achille », mais d'une bravoure « non de nature, mais de raison ». Du portrait contrasté de « ces deux soleils du poème », André Bonnard dégage magnifiquement la signification la plus haute de l'*Iliade,* « cri de vérité venu jusqu'à nous ». « Achille, Hector : oppo-

sition non seulement de deux tempéraments humains, mais de deux stades de l'évolution humaine. La grandeur d'Achille s'éclaire des lueurs d'incendie d'un monde qui semble en train de disparaître, ce monde achéen du pillage et de la guerre. Hector annonce le monde des cités, des communautés qui défendent leur sol et leur droit. Il dit la sagesse des pactes, il dit les affections familiales qui préfigurent la plus vaste fraternité des hommes. » Comprise de cette manière, l'*Iliade* s'élève jusqu'à l'éternel et à l'universel : l'*Iliade,* « patrimoine du peuple grec, et le nôtre ».

Toutefois une civilisation n'est pas faite que de quelques chefs-d'œuvre. Du moins l'apparition de ces chefs-d'œuvre — mais est-il sûr qu'ils apparaîtront toujours ? — est-elle liée à l'existence d'un peuple, liée aux conditions mêmes — religieuses et morales, sociales et politiques — dans lesquelles un peuple va vivre. Et ces conditions ne sont-elles pas déjà un aspect de sa civilisation ? Voici approcher le temps où Athènes va devenir pour longtemps le centre vivant de la Grèce. « Ici pour deux siècles a palpité le cœur de l'Hellade. »

André Bonnard a accordé dans son ouvrage une grande place à l'évolution politique et sociale du peuple athénien. Il a montré, en plusieurs chapitres répartis dans ses trois volumes, la naissance, l'évolution et la décadence de la démocratie athénienne, de Solon, son fondateur, en passant par Clisthène, puis par Périclès jusqu'à la fin du V^e^ siècle, même au-delà, jusqu'à l'époque de Démosthène, jusqu'à la fin de la liberté grecque. C'est cette évolution dont il esquisse le début dans les trois chapitres intitulés « Solon et les approches de la démocratie », « L'esclavage. La condition de la femme » et « Périclès l'Olympien ».

*

* *

Le deuxième volume — *D'Antigone à Socrate* [1] — présente « quelques-unes des œuvres de l'âge d'or de la civilisation grecque, cet âge d'or qui s'étend sur cinquante années et pas davantage — la seconde moitié du V^e^ siècle ». Non seulement les œuvres des poètes, mais aussi celles des sculpteurs et des hommes de science, celles des géographes et des médecins, celle aussi de « cet homme très étrange, presque extravagant, cependant de simple bon sens et même d'une

[1] La Guilde du Livre, Lausanne, 1957.

logique rigoureuse, qui n'a pas fini de nous étonner ni de nous instruire et de nous dispenser ses découvertes, son savoir et sa précieuse ignorance », celle de ce personnage mystérieux que l'on appelle Socrate.

Voici la liste des dix chapitres qui composent ce volume :

I. La promesse d'Antigone.
II. Sculpter la pierre — Fondre le bronze.
III. La science est née — Le monde s'explique — Thalès — Démocrite.
IV. Sophocle et Œdipe — Répondre au destin.
V. Pindare, prince des poètes et poète des princes.
VI. Hérodote explore le vieux continent.
VII. Situation de la médecine au V^e^ siècle — Hippocrate.
VIII. Le rire d'Aristophane.
IX. Le jour décline.
X. L'énigme de Socrate.

Parvenu, au terme de son second volume, à la fin de ce qu'il a appelé « l'âge d'or de la civilisation grecque », André Bonnard fait le point. « Le jour décline », dit-il dans le titre de son avant-dernier chapitre. La grande période des chefs-d'œuvre est passée. « Ce n'est pas, à la vérité, qu'en ce début du IV^e^ siècle la civilisation grecque s'apprête à mourir. Elle est encore très vigoureuse et, durant les siècles suivants, et jusque dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, elle produira encore, dans les domaines nouveaux de l'activité humaine qu'elle explorera, quelques chefs-d'œuvre, puis des œuvres en grand nombre fort dignes d'intérêt. Mais enfin, l'âge d'or une fois dépassé, la question de la valeur de la civilisation grecque commence à se poser. Disons plus crûment la question de sa réussite ou de son échec. »

Or André Bonnard, avec une lucidité qui, on s'en doute, lui a coûté, conclut à l'échec de la civilisation grecque, s'il est vrai, comme il le dit, « qu'une civilisation, ce n'est pas une sorte de jeu auquel s'amuserait l'histoire, un amas de coutumes et d'œuvres mêlées, à classer par les savants de l'avenir. Mais bien plutôt une *chance,* une série de chances ou d'occasions qu'un peuple se crée à son usage et à celui d'autrui, chances et circonstances qui, fermement modelées par les mains des hommes, doivent permettre pour une longue durée d'assurer à la communauté son équilibre et au plus grand nombre de connaître un monde plus humain, un monde où chacun puisse épanouir plus complètement son humanité ».

André Bonnard voit trois causes principales à cet échec, trois causes qui sont contenues en germe dans la période précédente et même apparaissent, partiellement, en plein cœur du VI^e siècle. C'est d'abord « la présence permanente de la guerre » ; guerre impérialiste d'Athènes, mais aussi guerres intestines, qui partout vont ruiner les cités ; c'est ensuite la présence à Athènes « d'une démocratie à la fois inachevée et déjà en voie de désagrégation » ; c'est enfin la condition inférieure à laquelle la femme est réduite, et surtout l'esclavage, écrasante hypothèque à l'époque de Solon déjà et de Clisthène, qui, ruinant le travail de l'homme libre, contribuera à faire disparaître le sens civique et engendrera l'affreuse misère qui envahit le monde grec à la fin de la période hellénistique. Mais, encore une fois, le peuple grec n'est pas alors près de mourir. Il a la vie solide. « Le peuple grec, avec ses guerres et sa misère, avec ses institutions détériorées, mais aussi avec ses lettres et ses arts, avec sa raison, avec sa sagesse, avec son infatigable courage, a devant lui une carrière de mille ans à courir. » Il n'en reste pas moins que le début du IV^e siècle marque dans son évolution un tournant décisif.

Malgré cet échec, l'exemple du peuple grec n'est pas perdu pour nous. Car, peut-être, « les civilisations ne meurent-elles jamais entièrement. Elles restent, pour les hommes de l'avenir, comme des nostalgies, des souvenirs bourdonnants de leur passé, et il arrive aux générations de régler parfois sur elles leurs pensées, leurs créations nouvelles. Elles sont donc, même dans leur échec, des espérances avortées jusqu'ici, mais non pas rendues au néant, des espérances vivantes, agissantes dans la mémoire de l'humanité ».

*

* *

Le troisième volume — *D'Euripide à Alexandrie* [1] — se divise en deux parties, de longueur inégale. La première présente les plus grands parmi les écrivains et les penseurs qui illustrèrent les dernières décennies de la liberté grecque : Thucydide, Euripide, Platon, Démosthène, Aristote ; l'autre, constituée par les dix derniers chapitres, est consacrée à Alexandre et à la période alexandrine.

---

[1] La Guilde du Livre, Lausanne, 1959.

Les chapitres de ce troisième volume sont les suivants :

I. Déclin et découverte. Médée, tragédie d'Euripide.
II. Le tragique d'Iphigénie à Aulis.
III. Le drame des Bacchantes.
IV. Thucydide et la guerre des cités.
V. Démosthène et la fin du monde des cités.
VI. Le grand dessein politique de Platon.
VII. Beautés et mirages platoniciens.
VIII. Aristote et les êtres vivants.
IX. Le génie d'Alexandre ou la fraternité.
X. L'anarchie sous le masque de l'ordre. Les deux premiers Ptolémées.
XI. Le règne des livres. Alexandrie. La Bibliothèque et le Musée.
XII. La science alexandrine. L'astronomie. Aristarque de Samos.
XIII. La géographie. Pythéas et Eratosthène.
XIV. La médecine. Note sur Archimède. Héron et la « machine à vapeur ».
XV. Retour à la poésie. Callimaque. Les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes.
XVI. Le paradis de Théocrite.
XVII. Autres évasions. Hérondas et le mime réaliste. Le roman grec. Daphnis et Chloé.
XVIII. Epicure et le salut des hommes.

Dans la première partie, nous aimerions donner une place à part au chapitre où André Bonnard présente la tragédie de *Médée,* car il est exemplaire de sa manière. André Bonnard nous raconte, avec précision et sobriété, l'action de *Médée*. Nous voyons les personnages apparaître, dialoguer, disparaître. Jamais nous n'avons l'impression que leur attitude est forcée, ni leurs sentiments déformés. André Bonnard les laisse agir devant nous, leur donnant leur pleine liberté, mais leur portant la plus extrême attention. Lorsque cela est nécessaire, il fait, d'une touche rapide et juste, le point de l'action, relève dans le texte une réplique significative, de telle sorte que, si bien renseignés et guidés, nous croirions pour un peu assister à la tragédie. Cette sensibilité si juste à la qualité poétique, et ce talent de la faire sentir, sans lui infliger la moindre offense, dans ce qu'elle a de plus original et de plus précieux, ont fait d'André Bonnard un maître incomparable, et les chapitres où il parle des poètes — Archiloque ou Sapho, Eschyle, Sophocle ou Euripide — sont parmi les meilleurs de son ouvrage.

Et la seconde partie ? C'est par l'effet d'une curiosité relativement récente qu'André Bonnard, le traducteur réputé des lyriques et des tragiques, s'est intéressé à Alexandre et à l'alexandrinisme. On prendra grand plaisir à lire les chapitres pittoresques sur les géographes Pythéas et Eratosthène, les chapitres savants sur l'astronomie d'Aristarque de Samos et la « machine à vapeur » d'Héron, et l'on admirera beaucoup la clarté des explications scientifiques qui nous sont données par un auteur qui n'en avait pourtant pas la pratique, mais qui là aussi, par souci de bonne vulgarisation, a fait tout l'effort nécessaire pour que le lecteur le moins averti dans ces matières ne perde jamais pied. Nous retiendrons aussi de cette seconde partie le chapitre en tout point admirable où André Bonnard parle de Théocrite, et qui s'enrichit de traductions originales d'une grande beauté.

Mais il y a plus dans ce troisième volume. Certains de ses chapitres, surtout ceux qui s'intitulent « Beautés et mirages platoniciens » et « Epicure et le salut des hommes », font entendre un accent que l'on avait déjà perçu, il est vrai, dans maint chapitre antérieur, mais qui ne s'était jamais encore imposé avec une telle force. C'était jusqu'alors un professeur qui parlait. Certes un professeur sans nul pédantisme, mais enfin un spécialiste, qui présentait et commentait les divers aspects d'une civilisation aimée au travers de toute une vie. C'est tout à coup un homme qui s'adresse à des amis pour dire, en toute liberté et simplicité, son angoisse devant le mystère de la mort, son refus de la métaphysique platonicienne, qui n'est en définitive à ses yeux qu'« un hallucinant mirage », et sa foi dans « le bonheur modeste, mais certain », que nous promet le matérialisme d'Epicure, ce grand libérateur de l'humanité.

Sans doute ne manquera-t-on pas d'adresser des critiques à cet ouvrage. Peut-être lui reprochera-t-on de n'avoir pas fait la part assez large à la philosophie, ou d'avoir présenté la démocratie athénienne sous un jour qui emprunte trop parfois aux vues et aux préoccupations de notre temps. Que sais-je encore ! Libre à chacun de choisir dans ce livre ce qui lui plaît. Mais on ne pourra refuser à André Bonnard d'avoir saisi et de nous avoir rendu sensible, comme peu d'hommes ont su le faire, dans une langue séduisante, à la fois riche, ferme, harmonieuse et passionnée, les aspects essentiels du génie et de la civilisation de la Grèce. C'est de tels livres que cette civilisation a besoin pour parvenir vivante jusqu'à nous.

Jean BOUDRY.